

Les Premières

OPÉRA-COMIQUE. — *Grisélidis*, conte lyrique en trois actes et un prologue, poème d'Armand Silvestre et de M. Eugène Morand, musique de M. Jules Massenet.

Rappelons vite l'affabulation de cette œuvre baptisée « mystère » à la Comédie-Française, intitulée plus modestement « conte » chez M. Albert Carré, et qui présente, au vrai, une série d'éclatantes de strophes agréables et de sonorités délicates.

Grisélidis, aimée du père Alain, accepte — en cinq secs — la main du marquis ; ce seigneur lui donne sa foi, et, trois trimestres après, un fils, Loys ; puis il se croise encore, j'entends qu'il se prépare à pourfendre le Sarrasin. Au moment d'exterminer les infidèles, il affirme sa foi en l'épouse qu'il quitte, dédaignant tous, et même le diable, de détourner la marquise de ses devoirs. Il part, le diable reste.

Aidé de sa femme déguisée en princesse de Trébizonde, ou d'ailleurs, le Malin s'ingénie à entourer Grisélidis d'innécessables tentations ; mais la vertu de cette épouse admirable rompt les lacs tendus par le ténébreux oïseleur. Un seul instant elle faiblit. Satan ayant immobilisé le berger Alain qui vient chanter aux étoiles, sous la tourelle de la bien-aimée qu'il a continué de chérir, fidèle à sa tendresse, comme elle à la foi jurée. (Tout cela se passait dans des temps très anciens). Grisée d'évocations amoureuses, dangereusement bercée par les ailes coupables des Désirs, — petit ballet, céleste, effet de lune, — la marquise sent vaciller son honneur, car le père incandescent lui ténorise des aveux de fièvre que la fièvre accentue d'arpèges piqués. Le heaume du marquis va-t-il s'atomer de bois surérogatoires ? Non ! Le petit Loys, désireux de rester fils unique, accourt. Sa mère se ressaisit ; Alain se retire (bien malgré lui), et le diable, furieux de cette intervention, enlève le bébé sauveur. Quand le mari revient, couvert de gloire, il embrasse sa femme intacte et Loys en parfait état. La mère et l'enfant se portent bien ; il remercie donc le ciel qui lui donna une épouse rebelle à la tentation, et un héritier retrouvé grâce à sainte Agnès qui jouait, au quatorzième siècle, le rôle utile et vénéré de restituée des objets perdus, tenu de nos jours par saint Antoine de Padoue. *Magnificat* en la majeur. Cloches. Rideau.

J'ai le droit — j'en use — de préférer certaines musiques à celle de M. Massenet ; je n'ai pas le droit de nier l'action de ce compositeur sur le public. Le succès de *Grisélidis* a été grand, à la répétition générale, énorme le soir de la première. On n'y a rien épargné, du reste. M. Albert Carré a fait des prodiges de mise en scène (vous verrez les décors de Jusseume, des merveilles) ; M. Eugène Morand a fait d'adroites coupures dans son poème ; les interprètes ont fait de leur mieux ; M. Massenet a fait du Massenet.

Gui, M. Massenet a fait du Massenet, résolument. Tout à l'heure, des gens du monde, frottés de Tétralogie, le lui reprochaient avec acreté, dans les couloirs de l'Opéra-Comique. Gens du monde, gens du monde, vous souhaiteriez donc qu'il eût wagnérisé ? Souffrez que je ne partage point votre courroux, ni vos désirs. Assez, trop de musiciens s'adonnent à ces confections sans grâce, façon Bayreuth, forme veste ; pourquoi reprocher à l'éminent artiste parisien sa coupe personnelle ? Laissez-le se tailler des succès dans des étoffes bien à lui, chiffonnables délicieusement, qui ont plus d'œil que de main, mais si plaisantes !

Ironie à part, le manque de place m'empêche seul d'exposer en détail les innombrables qualités de la nouvelle partition ; du moins, elle présente un avantage sur lequel il faut insister un peu, sa facilité incomparable à se dépeigner : je ne connais rien, sauf la Pologne, qui se prête mieux au démembre-

ment. Incité par des éditeurs qui connaissent leur métier à fond, M. Jules Massenet, qui n'ignore pas le sien non plus, Dieu merci, a construit son œuvre avec des matériaux essentiellement séparables, dont chacun conserve son unité propre. Tout en est bon, depuis les pieds jusqu'à la tête. Et sa *Grisélidis*, c'est (savoureux mélange), des ballades d'amour, des prières aux anges, des morceaux pleins de grâce et des airs langoureux que les chanteurs mondains se disputent entre eux.

Voyez romances !

Tout au début, air d'Alain : « Ouvrez-vous... » douze-huit en *mi bémol* ; beaucoup d'effet ; exige du souffle. Il existe une transposition à l'usage des ténors amateurs qui ne peuvent monter plus haut que le *la*.

Chanson de la suivante : « En Avignon... » mélodie d'un contour agréable, facile à chanter, et qui plaira, quoique en *mineur*, le musicien ayant eu la précaution de terminer en *la majeur*. (Recommandées aux jeunes personnes).

Couplets du marquis : « Traiter en prisonnière... » Phrases ardentes, comparables aux inspirations les plus justement populaires du Massenet de la bonne époque. Péroration d'un effet sûr.

Strophes à l'« Oiseau qui passe... » demandant une personne exercée pour soutenir le baryton, car le piano doit rendre l'accompagnement (sur un parti pris de quatre notes) passant du cor au cor anglais, puis aux basses ; la partie vocale est facile et très avantageuse.

Le Serment de Grisélidis : « Devant le soleil clair... » qui exige une interprète rompue aux difficultés du chant, comme Mlle Bréval, produira une profonde impression dans les concerts et réunions musicales de famille, surtout si l'on peut se procurer un violoncelle...

J'arrête ici cette énumération afférente au seul premier acte de *Grisélidis*, et que l'abondance des morceaux me contraindrait de laisser en suspens, comme l'acte en question, finissant sur un accord de triton. Mais ce bref dénombrement suffit à prouver que les sectateurs de M. Jules Massenet aiment la romance, puisqu'il en a mis partout.

Si les âmes tendres, à qui le talent de Delmet ne suffit plus, trouvent leur compte dans *Grisélidis*, les gens du métier, eux aussi, y verront plus d'une page instrumentale digne d'être regardée de tout près, car il serait ridicule de prétendre en l'an de grâce musicale 1901, que le musicien acclamé hier n'orchestre pas avec une élégance charmante. On peut citer, et on citera, l'introduction du prologue, d'une jolie couleur agreste rappelant *Esclarmonde*, avec sa succession d'accords de septième de dominante descendant par demi-tons, où les suites de quinte sont évitées avec une prudence peut-être regrettable ; le dessin d'orchestre, délicieux de fraîcheur, qui précède l'arrivée du marquis et de Grisélidis (gammes égrenées par les harpes, quatuor en sourdine, etc.) ; et combien d'autres !

Grisélidis comporte une partie comique, ou se croyant telle. Le diable, aggravé de sa femme, fait de louables efforts pour amuser, à grand renfort de morceaux syllabiques en notes piquées, de motifs de rigodon où s'ébattent tambour de basque, triangle, castagnettes ; M. Fugère tire tout le parti possible de ces pauvretés, il détaille à ravir, il danse, il grimace, — c'est à pleurer. Ces futilités musicales, que le dernier bachelier d'opérettes réussit mieux que lui, ces pitreries auxquelles répugne son talent, sinon aristocratique, du moins salonnier, M. Jules Massenet les commet, à son cœur défendant, parce qu'il les estime utiles, idoines à créer un contraste jovial... Il se trompe, soit ; n'empêche que, ce faisant, il s'affirme « homme de théâtre ». A l'effet scénique, il sacrifie tout. Veut-on un autre exemple ?

Evoqués par les incantations sataniques, voici venir des bois obscurs, des blanches grèves, les silencieux esprits du désir. Soufflés de rêve, ils planent silencieusement, sous les rais tremblants de la lune, éventant la soudaine floraison du jardin de leurs ailes muettes. Le décor de Jusseume est adorable, la plastique des petites femmes sus-

pendues à des fils de fer présente un réel intérêt, pensez-vous que M. Jules Massenet commettra l'imprudence de troubler cette vision langoureusement exquise, en faisant intervenir une musique trop savante, ou même trop folle ? Il n'aurait garde. Courageusement il écrit là-dessous une valse lente, une valse pour restaurants de nuit (donne un louis au tzigane !). M. Jules Massenet la connaît !

J'ai dit la belle humeur de M. Fugère, sa légèreté dansante, la souplesse, surtout, de sa voix ; on l'a joyeusement applaudi. M. Dufrainne chante superbement le meilleur rôle qu'il ait jamais rempli. M. Maréchal ténorise sans charme et joue mal. Mlle Thipaine, drôlette, et Mlle Daffetye, gentilette, disparaissent devant la superbe Lucienne Bréval, splendide d'emportement lyrique, et à qui l'on ne peut reprocher que de prendre parfois au tragique un personnage que M. Jules Massenet n'a pas pris au sérieux.

HENRY GAUTHIER-VILLARS.

ATHÉNÉE. — *L'Auréole*, comédie en cinq actes de MM. Chancel et de Gorsse.

Il y a beaucoup d'actes, beaucoup de texte, beaucoup de personnages. Il y a du labeur. La pièce, avec ses péripéties assez bien jointées, inspire quelque intérêt, pourvu qu'on ne se dégoûte pas à son élégante vulgarité. Le plus grave défaut de *L'Auréole* est d'apparaître dix ou quinze ans trop tard, quand ses audaces nous sont devenues familières. Comme ces vins de bon ordinaire qui se piquent en bouteille, on dirait que cette comédie s'est gâtée en portefeuille.

La mise à la retraite a accablé l'actif général Servin. Elle a aussi accablé sa fille Geneviève, laquelle s'était laissé séduire par un beau jeune homme qui la lâche pour s'en aller coloniser en de vagues Indes. Les Servin habitent avec la tante Eulalie, tailleur et mesquine, dans la morne sous-préfecture de Figeac. La tante surprend la faute de Geneviève et en instruit le général, qui chasse sa fille. Cependant un financier marron, M. d'Aquilar, en train d'organiser, sous le nom de Société des plombs argentifères, un simple piège à gogos, fait entrer le général Servin dans son conseil d'administration. Il a besoin de son nom et de son titre (*l'auréole*...). Probe et confiant, — c'est l'ancien colonel du Gymnase, monté en grade, — Servin ne discerne pas les filouteries voisines et les responsabilités prochaines. Il faut qu'un brave adjudant lui vienne réclamer brutalement ses économies pour qu'il comprenne ses irréparables imprudences. Irreparables ? Le richissime baron Danheim aime Geneviève Servin et les d'Aquilar s'appliquent à rapprocher la pauvreté de l'une et le désir de l'autre. Danheim sauvera les Plombs argentifères si Geneviève... Mais Geneviève se redresse sous l'insultante proposition, et Danheim, honteux de soi-même, offre enfin l'argent sans condition. Croyez-le, si vous voulez. Les fonds du banquier arrivent un peu tard, après que le juge d'instruction a signé les mandats d'arrêt. Aux assises, tout le monde est acquitté. Danheim épouse Geneviève.

Tout n'est pas banal dans cette comédie copieuse, parfois applaudie, et dont notre badauderie peut suivre l'intrigue. La scène du marchandage de Danheim à sa pareille dans la *Bourse ou la Vie*. Le général dans les affaires, le soldat pauvre, les huissiers de la banque impayés, le filou arbitre dans une affaire d'honneur, sont exactement extraits des *Polichinelles*, de Becque, pièce inachevée, pièce inédite, mais dont l'auteur a laissé tomber beaucoup de mots qui ne tombaient pas, tous, dans l'oreille de sours.

Les mises en scène de l'Athénée sont brillantes et bruyantes. Elles divertissent. Deval a belle allure et bonne émotion en général. Ici convient sa diction abrégative. M. Gauthier est fort gentil. M. Lorthéur n'ignore pas son métier. Tréville semble un loyal squelette de Lérand. Mlle Duluc est fade et touchante. Mlles Demay, Alex. Delorme, Dalbe sont bien faites ou correctes. Il n'y a rien de plus cocassement bouffe que